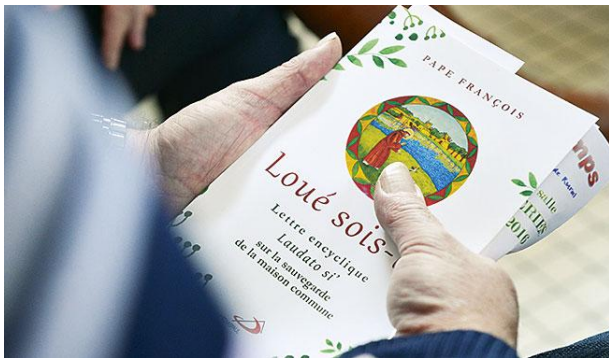


“Écologie intégrale”... vous avez dit “intégral” ?

La Vie 31/12/2019 Michel Fourcade



Corinne Simon/Ciric

Généalogie intellectuelle d'un adjectif qui a derrière lui un siècle de débats dans le monde catholique, par Michel Fourcade, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paul-Valéry-Montpellier-III.

« Intégral » : qui est sans restriction, dont le total ne souffre d'aucune diminution... Le qualificatif que l'encyclique *Laudato si'* a appliqué à l'écologie a déjà

parcouru un long chemin dans la pensée catholique contemporaine. Il n'est pas inutile d'en rappeler quelques-unes des occurrences, en partant du pontificat de Pie X (1903-1914), qui avait emprunté sa devise programmatique à un verset de l'épître de Paul aux Éphésiens (1, 10) : *Omnia instaurare in Christo* (« Tout instaurer dans le Christ »). À l'heure de la sécularisation des savoirs et des sociétés, c'était se proclamer « intégralement » catholique, dans la volonté de résister aux « erreurs modernes » dont Rome avait aussi dressé le catalogue.

En France, le « catholique intégral » s'oppose alors au « libéral », au « moderniste », jugé mou de doctrine, versatile d'engagement, incertain de compagnonnage. Il lui est surtout reproché de minimiser les conséquences de la foi, en limitant son rayon à une part réduite de la vie intérieure, en lui fermant les domaines de la culture, en se résignant à son évanouissement du champ social.

Mais l'intégralisme catholique se divisa vite : dans la course à l'intransigeance, on finit toujours par se trouver placé entre moins intégriste et plus intégriste que soi. Ce fut une histoire racontée par Émile Poulat naguère ; conscient que les épithètes étaient surtout des occasions de divisions, Benoît XV, qui succéda à Pie X, fit savoir ses préférences pour un catholicisme sans qualificatif.

Horizons concrets de nouvelle chrétienté

La note « intégrale » se déplace alors vers d'autres réalités terrestres, et, dans les unions sacrées de la Première Guerre mondiale, tandis que l'influence de l'Action française culminait, le terme eut notamment sa saison maurrassienne. Charles Maurras est un « positiviste » incroyant, il invoque les « lois » supposées de la nature, de l'histoire ou de la sociologie : l'institution monarchique, qu'il prétend fonder plus en raison humaine qu'en droit divin, est la clef de voûte d'un « nationalisme intégral » qui ne saurait s'accommoder des idéologies démocratiques.

Doctrinalement et sociologiquement, l'Action française emprunte assez au catholicisme militant pour en séduire de larges secteurs. Elle laisse cependant sur sa gauche ceux qui ne sont pas nationalistes d'abord, et sur leur faim ceux qui mesurent l'écart entre le monarque hexagonal appelé par Maurras et le Christ-Roi dont Pie XI vient d'universaliser la fête liturgique (1925). L'heure du tri vient en 1926, quand une condamnation pontificale fragilise le magistère intellectuel de Maurras et marginalise sa mouvance. Le philosophe thomiste Jacques Maritain en avait été proche : c'est à lui que Pie XI demande d'expliquer « *pourquoi Rome a parlé* ». Opposant sa « primauté du spirituel » (1927) au « politique d'abord » maurrassien, Maritain recueille également l'adjectif « intégral » dans sa boîte à outils.

Humanisme intégral : publié au cœur de l'été 1936, entre les premiers congés payés et la guerre d'Espagne, le titre résonne universellement, pour une ou deux générations de militants catholiques. À deux

mots très usés, Maritain réussit en effet à rendre un son très neuf. Fascisme, communisme, « *catastrophe du politique* » : son essai ne se contente pas de juger les dangers, les tentations de l'heure, il propose également, dans l'air du temps désespéré, des horizons concrets de nouvelle chrétienté, de nouvelle société, susceptibles de mobiliser et de guider l'action. La visée « intégrale » signifie d'abord ici une conversion profonde, une rupture : « *L'humanisme intégral*, explique le philosophe qui n'aimait pas beaucoup les temps modernes, dont il diagnostiquait le démantèlement, *seul humanisme qui ne saccage pas l'homme, (...) est tout autre chose que l'humanisme chrétien qui a prospéré à partir du XVIe siècle, et dont l'expérience a été faite jusqu'à la nausée – jusqu'à la nausée divine, car c'est le monde de cet humanisme-là que Dieu est en train de vomir.* »

Un stock de controverses

Dans le nouvel âge de l'humanité qui chaotiquement se dessine, c'est au Christ qu'il faut demander la mesure de « *l'Homme-étalon* » : « *Un Roi sanglant vêtu d'écarlate et couronné d'épines : voici l'homme, il a pris sur lui nos langueurs. C'est à lui que la grâce configure les hommes, en les faisant participants de la nature divine et fils adoptifs de Dieu, destinés à devenir, au terme de leur croissance spirituelle, des dieux par participation, quand la charité aura achevé de liquéfier leur cœur.* » La modernité était « anthropocentrique » – Maritain popularise le terme. Mais seul vrai homme, parce que seul vrai Dieu, c'est dans le Christ seulement que réside la clef anthropologique.

L'ambition intégrale introduit ici du mouvement, de la conquête : « *La faiblesse humaine cherche à dormir ; le chrétien ne sera jamais à la hauteur du christianisme, et aura toujours tendance à se reposer trop tôt... Mais le christianisme authentique est tout le contraire d'un tel sommeil et il tient en horreur le pessimisme d'inertie. Un humanisme réellement chrétien n'immobilise l'homme, pour le bien comme pour le mal, à aucun moment de son évolution ; il sait que non seulement dans son être social, mais dans son être intérieur et spirituel, l'homme n'est encore qu'une ébauche nocturne de lui-même et qu'avant d'atteindre à sa figure définitive – après le temps – il devra passer par bien des mues.* »

L'essai de Maritain a également renouvelé le stock des controverses : accusé de « naturalisme » ou de « surnaturalisme intégral », il reste menacé des foudres romaines. Sa réhabilitation ne survient qu'au dernier jour de Vatican II, le 8 décembre 1965. Le discours de clôture de Paul VI projette un éclairage maritainien sur l'œuvre accomplie : « *Sachez reconnaître notre nouvel humanisme : nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme. Si nous nous rappelons qu'à travers le visage de tout homme – spécialement lorsque les larmes et les souffrances l'ont rendu plus transparent – nous pouvons reconnaître le visage du Christ, et si sur le visage du Christ nous pouvons reconnaître le visage du Père céleste, notre humanisme devient christianisme, et notre christianisme se fait théocentrique.* »

Dans son encyclique *Populorum progressio* (1967), Paul VI place également « l'humanisme intégral » au cœur des nouvelles dimensions de la doctrine sociale de l'Église : la sauvegarde de la paix, la communauté des nations, l'ordonnance économique du monde, le développement des peuples mobilisent en effet des énergies matérielles et spirituelles qui ont besoin de la contemplation pour se libérer, s'articuler, s'orienter. Ce chemin du « développement humain intégral » est resté celui prolongé depuis par tous les papes, dans une approche personnaliste des questions démographiques, biopolitiques, économiques et environnementales, et une saisie unifiée des enjeux de « l'écologie humaine » et de la « sauvegarde de la création ».